

— **M**ais qu'est-ce que c'est que ça ?
 Tour à tour, j'ai regardé ma copine Neige et la créature. Nous nous trouvions près de la palissade qui entourait le jardin de notre maison de vacances, les yeux fixés sur l'étrange bestiole qui rôdait de l'autre côté. Elle était grassouillette, avait un bec très pointu, une fourrure hérissée qui paraissait faite de plumes et des petits yeux méchants. Elle faisait un drôle de bruit aigu en nous dévisageant et donnait des coups de bec dans notre direction. J'ai reculé nerveusement.

— Oh, Alfie, ce n'est qu'une poule ! Tu n'en avais donc jamais vu avant ? s'est moquée Neige.

Je me suis vexé, mais il est vrai que je n'avais encore jamais vu de poule vivante. Cependant, j'étais un mâle et elle, une femelle, j'ai donc essayé de faire face.

— Ffff, ai-je craché, histoire de faire comprendre à cet oiseau qui était le patron.

Mais soudain, la poule s'est précipitée vers moi en dodelinant de sa petite tête et en battant des ailes. J'ai fait un bond en arrière.

Neige s'est à nouveau esclaffée et m'a chatouillé avec sa queue.

— Elle est inoffensive, Alfie, je t'assure.

Je n'en étais absolument pas convaincu.

— Comment pouvais-je le savoir ? On croise assez peu de

poules à Londres, à vrai dire, ai-je lâché avant de m'éloigner d'un pas raide.

L'endroit où nous nous trouvions s'appelait « la campagne », et c'était très chouette. Nous habitions au milieu de nulle part, dans une maison autour de laquelle s'étendaient des prés à perte de vue. Ma famille – Jonathan, Claire et Summer – et celle de Neige – Karen, Tim, Daisy et Christopher – l'avaient louée pour une semaine et nous y avaient également emmenés, Neige et moi. En général, les chats ne partent pas en vacances, aussi nous estimions-nous très chanceux. Lorsque j'en avais parlé à mes amis, les chats du quartier, tous avaient paru choqués, mais nous nous amusions bien jusqu'à présent et je commençais à penser que les chats devraient peut-être partir plus souvent en vacances. Le changement, c'est aussi bénéfique que le repos, disait ma première maîtresse, Margaret, et elle avait raison : c'était exactement ce que recommandait le vétérinaire.

La maison était grande. Elle comptait cinq chambres et il y avait une splendide cheminée à foyer ouvert dans le salon, devant laquelle Neige et moi nous roulions en boule le soir. C'était très romantique – cela dit, il fallait se méfier des étincelles qui en jaillissaient de temps à autre. Une fois, elles ont bien failli roussir la belle queue blanche de Neige.

Les humains nous avaient dit que, si nous souhaitions nous promener, nous ne devions pas sortir du jardin. Ils craignaient que nous nous perdions – comme si cela pouvait arriver ! Jusqu'à présent, nous nous étions docilement contentés d'explorer ledit jardin et de respecter les ordres. Celui-ci était assez vaste, et joli avec tous ses buissons et parterres de fleurs captivants. Il y avait là de quoi nous occuper, car il était beaucoup plus grand que le petit jardin dont je devais me contenter à Londres. Cependant, au-delà de la palissade et de l'enclos où vivaient les poulets s'éten-

daient de grands prés verdoyants. Quelle tentation pour un chat curieux comme moi !

Neige paraissait moins impressionnée. Elle avait vécu la grande vie avant d’emménager à Edgar Road (notre rue londonienne) : l’ancienne maison de campagne de sa famille possédait un immense jardin. Elle ne s’en vantait plus à présent, mais à l’époque où nous nous étions rencontrés (elle faisait alors preuve d’une impolitesse impossible à mon égard), c’était dans ses habitudes. Bref, j’avais fini par l’apprivoiser et conquérir son cœur. Nous étions ensemble depuis deux ans maintenant. Les deux plus belles années de ma vie de chat.

Au début, notre relation avait paru surprendre les gens, mais sachez que les chats tombent amoureux aussi facilement que les humains, voire encore plus. Je suis bien placé pour le savoir, car on peut dire que j’en ai fréquenté, des humains !

Étant un chat de pas-de-porte, je considérais une grande variété d’humains comme mes « maîtres ». Je fréquentais plus d’un foyer et j’avais de nombreuses familles. En plus de Claire et Jonathan, je passais régulièrement du temps chez Polly, Matt et leurs deux enfants, Henry et Martha, et ma famille polonaise, Franceska, Tomasz le Grand et leurs enfants, Aleksy et Tomasz le Petit. J’étais un chat très occupé.

J’étais finalement parvenu à réunir toutes mes familles si bien qu’elles étaient maintenant très proches. Depuis que je vivais auprès d’elles, à Edgar Road, et même avant, j’avais vu un tas de changements se produire. Les humains, ou du moins leurs vies, semblaient toujours évoluer, et nous, les chats, n’étions souvent que de pauvres témoins obligés de faire le tri dans leurs inévitables débris. Je m’occupais bien de mes maîtres – je vous assure, je veillais vraiment sur eux – et j’avais assisté aux nombreux hauts et bas de

leurs vies. J'avais vu le bon et le mauvais en eux, et même parfois des choses très laides, mais je prenais toujours très au sérieux mon rôle d'ange gardien.

—On devrait rentrer, je commence à avoir faim, ai-je dit à Neige en me léchant les babines.

J'aurais pu avaler cette poule si elle n'avait été aussi impressionnante. Mais je n'étais pas un grand chasseur, et Neige non plus ; elle était beaucoup trop belle pour tuer qui que ce soit. Je me rappelais combien j'avais été fasciné la première fois que j'avais posé les yeux sur elle. Aujourd'hui encore, deux ans plus tard, j'étais toujours fou amoureux d'elle.

—Le dernier arrivé est une poule mouillée ! a-t-elle lancé en filant droit devant.

Je l'ai suivie comme une flèche et nous avons atteint la porte de derrière au même moment, tous deux légèrement essoufflés.

—Tiens, tiens, mais qui voilà ? a dit Claire en me souriant, alors que nous entrons dans la cuisine à pas feutrés.

Elle portait Summer, sa fille âgée de deux ans et demi, sur la hanche. Claire a posé un bol sur la chaise haute puis a glissé la fillette d'un geste expert dans son siège, tandis que celle-ci se tortillait en protestant. Summer, ma sœur humaine, était ce que Claire appelait une « chipie ». Jonathan, quant à lui, estimait que c'était une enfant assez « vive ». Bien qu'elle soit parfois pénible, et tente un peu trop souvent de me tirer la queue, je l'aimais beaucoup. Elle savait d'ailleurs se faire pardonner en me faisant de délicieux câlins.

Le sourire aux lèvres, Summer a pris sa cuillère et l'a jetée sur le sol. Elle ne se lassait toujours pas de ce petit jeu. À mon avis, elle était un peu trop grande pour ce genre de bêtise, à présent.

—Toast, a-t-elle dit en zozotant.

—Mange d'abord ton porridge. Ensuite, je te donnerai un toast, a répondu Claire d'un sévère.

—NON !

Summer s'est mise à hurler et a jeté son bol de porridge sur le sol. Comme d'habitude, je me trouvais trop près de sa chaise haute et j'ai dû lécher mon pelage couvert d'éclaboussures. Mais quand donc retiendrais-je la leçon ?

Je me sentais responsable de Summer. Il fallait que je veille sur elle, même lorsqu'elle jouait les chipies. Cela amusait Jonathan, notre papa à tous les deux, qui prétendait aimer les femmes à fort caractère. Celles-ci me plaisaient aussi, c'est pour cette raison que j'aimais autant Neige, ainsi que ma meilleure amie chatte, Tigresse. Claire, quant à elle, trouvait le comportement de Summer assez agaçant. Elle était cependant si heureuse depuis sa naissance que je ne m'inquiétais pas tellement pour elle. Du moins, plus autant qu'avant.

Lorsque j'étais venu habiter chez Claire, elle venait de divorcer et avait le cœur brisé. Il avait fallu beaucoup de temps et d'efforts pour l'aider à se remettre de sa rupture. Mais elle avait fini par rencontrer Jonathan, l'un de mes autres maîtres, et tous deux avaient rapidement formé un couple heureux. Une petite fille, Summer, était ensuite venue compléter notre famille.

—Alfie, Neige, à table ! a chantonné Daisy, la maîtresse adolescente de Neige, en posant des gamelles pleines de thon devant nous.

J'ai miaulé pour la remercier.

Daisy était magnifique – grande et ravissante. En fait, Neige et elle se ressemblaient : leur pelage était presque blanc – enfin, ses cheveux, en ce qui concernait Daisy. Depuis ses dix-huit ans, celle-ci était mannequin. Elle connaissait déjà un joli succès dans le milieu de la mode, c'est pourquoi elle prenait un peu de vacances à présent.

Elle risquait d'être trop occupée à l'avenir pour partir en famille, si tout se passait comme prévu ; aussi avait-elle décidé de profiter de l'occasion de voyager avec son frère et ses parents pendant que c'était encore possible. Elle manquait beaucoup à Neige lorsqu'elle travaillait, mais celle-ci était très fière de sa maîtresse, ce que je trouvais touchant.

Christopher, le frère de Daisy, âgé de seize ans, s'est assis à table sans quitter Summer du regard. Il faisait toujours en sorte de se trouver assez loin d'elle pour ne pas recevoir de projectiles. Ce garçon était beaucoup plus raisonnable que moi.

Je ronronnais de bonheur en savourant mon petit déjeuner. Même si mes autres familles étaient absentes, ces vacances étaient parfaites. Toutes les personnes que j'aimais m'entouraient et, bien sûr, il y avait ma Neige chérie. Tandis que les humains mangeaient leur petit déjeuner et discutaient joyeusement du programme de la journée, je n'ai pu m'empêcher de ressentir une vive émotion. Quelle chance de mener une existence aussi agréable que la mienne !

Après le petit déjeuner, le soleil est lentement monté dans le ciel, réchauffant de ses rayons cette belle journée printanière. Summer jouait avec quelques nounours sur une nappe de pique-nique dans le jardin, tandis que Claire et Karen, assises à côté d'elle, buvaient du thé en bavardant. Daisy était partie courir, tandis que les hommes et Christopher faisaient les courses dans la petite ville proche – enfin, d'après Claire, ils étaient surtout partis à la recherche d'un pub. Pendant ce temps, Neige et moi nous détendions, étalés sur un carré d'herbe bien chaude.

—Ça, c'est la belle vie.

J'ai étiré mes pattes et roulé sur le dos afin que le soleil réchauffe mon pelage.

—Tu l’as dit, a répondu Neige. Et si on allait courir après les papillons ?

Pas besoin de me le demander deux fois.

Cet endroit était vraiment différent de Londres. Non seulement les animaux y étaient plus nombreux, mais en outre, il y régnait une sorte de tranquillité à laquelle je n’avais jamais goûté. Et le plus merveilleux, c’était qu’elle déteignait sur chacun de nous. Tous les humains semblaient détendus, ce qui était agréable à voir, car cela n’arrivait pas souvent à Londres ; en général, le travail et les petits problèmes du quotidien les stressaient beaucoup. Nous avions tous connu des moments difficiles ces dernières années ; mes humains avaient dû relever de nombreux défis. Difficultés à s’adapter à la vie dans un nouveau pays, à avoir un bébé, à vaincre la dépression post-partum, harcèlement à l’école, secrets, peines de cœur : rien ne nous avait été épargné. Sans vouloir me vanter, je les avais accompagnés lors de chaque crise et aidés à résoudre de nombreux problèmes. Ces obstacles semblaient finalement avoir rapproché mes familles, et c’était chouette de voir que nous traversions enfin une phase plus harmonieuse. Pourvu que cela dure !

Neige et moi avons trouvé un parterre de fleurs qui semblait idéal pour les papillons.

Nous nous sommes assis côte à côte sans un bruit. Nous étions si heureux ensemble qu’il nous était souvent inutile de parler. J’avais en fait l’impression de savoir ce que pensait Neige, et vice versa. Aucun papillon ne voletait à cet endroit tout compte fait, mais chacun de nous a plongé dans les fleurs lorsqu’est apparue une abeille bourdonnante. Tandis qu’elle prenait ce dont elle avait besoin dans le cœur de la fleur de son choix, nous avons tenté de nous faire tout petits. Je savais que les abeilles étaient gentilles – c’était ce que j’avais souvent entendu dire –, mais si on s’approchait un peu trop, on risquait de recevoir une vilaine piqûre. Une

fois que l'abeille s'est envolée, nous nous sommes roulés dans l'herbe chauffée par les rayons du soleil et dans le doux parfum des fleurs. C'était un moment tout à fait romantique.

—Alfie, ces vacances avec toi, c'est la chose la plus fantastique qui me soit arrivée, a ronronné Neige en posant sa patte sur la mienne.

Très ému, j'ai levé les yeux vers mon amoureuse.

—À moi aussi, ai-je répondu.

Et je le pensais de tout mon cœur.

2

Summer jouait au ballon avec Christopher. Bien qu'il se méfie d'elle à table, il faisait preuve d'une grande gentillesse à son égard le reste du temps.

—Allez, lance, Summy, a dit Chris.

La petite serrait le ballon contre sa poitrine et secouait la tête. Finalement, elle l'a posé sur le sol et s'est assise dessus. Christopher a éclaté de rire. Je me suis alors dirigé vers Summer, puis j'ai poussé le ballon du bout de la patte, ce qui a fait glousser la petite. Elle a chaviré et roulé dans l'herbe. M'asseyant à côté d'elle, je l'ai chatouillée avec la queue et Summer a ri de plus belle. Du coin de l'œil, j'ai vu Jonathan s'approcher de nous.

—À ce rythme-là, vous n'aurez jamais le niveau pour entrer dans l'équipe de Chelsea, a-t-il dit en riant.

Il a pris Summer dans ses bras et l'a fait virevolter.

—Jon, elle vient de manger son petit déjeuner, tu vas la rendre malade, l'a grondé Claire en les rejoignant.

Je me suis levé et étiré, puis j'ai retiré les brins d'herbe de mon pelage à coups de langue.

—C'est bon, désolé.

Jonathan a levé les yeux au ciel. Je lui ai lancé un regard de connivence ; Claire en faisait un peu trop parfois.

—Tu es prêt ? a-t-elle demandé.

Jonathan a hoché la tête.

—Alfie, Neige, nous partons pour la journée. Vous

restez ici, tous les deux, mais tâchez de ne pas vous attirer d'ennuis.

Il a prononcé les derniers mots en me regardant. J'ai répondu par un miaulement indigné.

—Vous pensez que je peux laisser la porte de derrière ouverte ? a demandé Tim en portant des sacs jusqu'à l'une des voitures.

—Ça ne devrait pas poser de problème. Cet endroit est plutôt désert, a répondu Jonathan.

—Mince alors, qu'est-ce que c'est bon de partir sans prendre des tas de précautions ! Ce serait infaisable à Edgar Road, non ? a dit Karen.

Tim et elle ont échangé un regard ; je me suis demandé s'ils pensaient à leur ancienne maison, comme cela arrivait parfois à Neige. Elle avait soudain le regard absent et, bien qu'elle soit parfaitement heureuse, je savais que cet endroit lui manquait. Je la comprenais – mon premier foyer me manquait aussi parfois et, même si j'adorais mon nouveau chez moi et toutes mes familles, je ne l'oublierais jamais. Il n'y a aucun mal à éprouver de la nostalgie, en réalité. Certes, cela veut dire qu'on a perdu quelque chose ou quelqu'un, mais cela signifie aussi que nous les aimons. C'est dur, mais la vie est ainsi faite.

Assis près des marches en pierre qui menaient à la porte de derrière, nous avons regardé nos familles partir en excursion. J'étais très excité, car nous allions avoir une journée entière pour vivre de folles aventures sans provoquer l'inquiétude de nos maîtres, pour une fois.

—Qu'est-ce que tu dirais de partir un peu en exploration ? m'a demandé Neige.

—Les humains nous l'ont interdit, de peur que nous nous perdions.

J'étais parfois un chat téméraire, mais la dernière chose que je souhaitais, c'était bien de m'égarer dans la

campagne. Je ne retrouverais sans doute plus jamais le chemin de la maison !

—Oh, allez, profitons un peu de notre liberté ! De toute façon, j'ai un bon sens de l'orientation.

Neige m'a poussé du museau, certaine que j'allais céder. Toutefois, j'étais incapable d'oublier la fois où elle s'était totalement égarée et où j'avais dû organiser une mission de sauvetage. Cela dit, je n'ai pas osé en reparler – je n'avais aucune envie de me disputer avec Neige, ni de la voir bouder, chose pour laquelle elle était très douée quand elle était fâchée.

—Bon d'accord, allons-y.

Qu'est-ce qui pourrait bien nous arriver, après tout ?

Nous sommes sortis du jardin pour la première fois depuis notre arrivée et avons pénétré dans le pré voisin. L'herbe haute chatouillait agréablement mes pattes, tandis que nous courions côte à côte. Des insectes bourdonnaient autour de nous et, à mesure que nous nous éloignons de la maison, nous avons découvert davantage de poules. Celles-ci étaient tout à fait sympathiques, à vrai dire. Elles caquetaient et grattaient le sol lorsque nous nous sommes approchés d'elles sans bruit. J'ai fini par m'approcher d'un de ces oiseaux, soucieux de prouver mon courage à Neige, mais intérieurement, je n'en menais pas large.

Nous avons traversé un autre pré, puis nous nous sommes perchés sur une barrière.

—Pas trop mal aux pattes ? m'a gentiment demandé Neige en me voyant grimacer.

Une vieille blessure aux pattes arrière me faisait encore souffrir parfois, mais ce n'était pas si terrible que cela, juste un petit élancement.

—Non, ça va, merci.

J'ai bondi en souplesse de la barrière, afin de lui montrer que tout allait bien. Ensuite, plein d'une nouvelle assurance,

j'ai pénétré dans le champ en courant. Le vent dans mon pelage, la douceur du soleil, tout était si agréable, je m'amusaissais comme un petit fou. Je m'habituerai sans problème à cette vie rurale, ai-je pensé, sans savoir ce qui m'attendait.

—Meuuuh, a fait une voix fâchée.

J'ai poussé un petit cri et me suis arrêté net. Soudain nez à nez avec une patte, j'ai levé les yeux et me suis mis à trembler. Je me trouvais face à un véritable monstre, et celui-ci n'avait pas l'air content de me voir. Il me fixait de ses grands yeux foncés en reniflant bruyamment.

Un petit cri perçant m'a de nouveau échappé et le monstre a grogné de plus belle, l'air furieux. J'ai alors compris qu'il n'appréciait pas notre présence dans son pré. Il a commencé à piétiner le sol. À mesure que l'herbe s'aplatissait sous ses gros sabots, je nous imaginai réduits en bouillie à notre tour. Il a violemment secoué la tête en me dévisageant. Il s'apprêtait sans nul doute à charger. J'ai fait un bond en arrière, mais je me suis cogné contre Neige et me suis de nouveau trouvé nez à nez avec le monstre.

Celui-ci a levé la tête, poussé un bruyant grognement et fouetté l'air de sa longue queue.

—Tout va bien, Alfie.

Neige était à côté de moi. Dès qu'elle est apparue, le monstre a semblé un peu moins agressif. Neige m'a doucement obligé à reculer.

—C'est juste une vache. Je sais qu'elle est grosse et paraît menaçante, mais c'est un animal vraiment très doux.

Je n'avais encore jamais vu de vache et celle-ci me semblait tout sauf douce.

—Mais elle... elle est... énorme, ai-je bégayé, incapable de détacher le regard de la créature à taches noires et blanches.

Je sentais mes pattes arrière trembler, même si la bête nous avait tourné le dos et broutait l'herbe en agitant la

queue comme si nous n'étions pas là. Le soulagement m'a envahi.

—Les vaches sont inoffensives, m'a expliqué Neige.

À l'évidence, j'en avais beaucoup à apprendre sur tous ces animaux de ferme.

J'ai suivi Neige avec joie lorsqu'elle s'est éloignée de la monstrueuse bête qui, à mes yeux, avait l'air tout sauf « inoffensive ».

Le reste de notre excursion s'est passé sans incident, bien que j'aie été moins détendu qu'au moment de quitter la maison. Malgré tout, c'était un des plus beaux jours de ma vie. Nous gambadions dans les prés, trouvions de beaux arbres à admirer. Aucun autre animal de ferme ne nous a attaqués, mais nous avons tout de même croisé des moutons et je crois bien que Neige a tapé dans l'œil de l'un de ces animaux. Ils étaient de la même couleur, alors peut-être l'a-t-il prise pour l'un d'eux. Après tout, comme me l'a expliqué Neige, les moutons ne sont pas connus pour leur intelligence. Contrairement aux chats.

Plus tard dans la soirée, j'ai fait une petite sieste, roulé en boule devant la cheminée. J'avais bien besoin de repos après notre expédition. Bien que je sois en général un chat actif, j'étais totalement épuisé. Peut-être était-ce « l'air de la campagne » qui me faisait cet effet-là ? Je ne comprenais pas bien ce que cela désignait, mais Claire ne cessait d'y faire allusion. D'après Jonathan, il était ridicule d'allumer un feu dans la cheminée alors qu'il faisait si bon dehors, mais Karen et Claire y tenaient beaucoup, car nous n'avions pas de cheminée chez nous. Je ne risquais pas de m'en plaindre ; j'adorais dormir au coin du feu. Neige devait être avec Daisy dans sa chambre pendant que je somnolais. Des murmures m'ont peu à peu réveillé.

—Tu en es sûre ? ai-je entendu dire Karen.

J'ai ouvert un œil et les ai découvertes, Claire et elle, assises sur le canapé.

—Oui, j'ai bien peur que ce soit vraiment le cas.

Peur ? Mais de quoi parlait-elle ? D'après ce que je savais, mes familles n'avaient aucun problème en ce moment.

—Oh, ma grande, je suis vraiment désolée. Je ne sais pas quoi dire.

La voix de Karen était empreinte de compassion.

—Ma foi, nous avons Summer et elle est parfaite, même si elle se comporte comme une petite diva, mais tu sais combien j'aurais aimé avoir un autre enfant. Jon aussi, mais ça n'arrivera pas. Notre médecin nous a fait passer des examens, et apparemment, nous avons déjà eu beaucoup de chance d'avoir cette enfant.

Bien que Claire paraisse un peu triste, elle ne pleurait pas. J'espérais que ce n'était pas le début de nouveaux problèmes. Je m'inquiétais pour tous mes humains, mais surtout pour elle. Après la période difficile qu'elle avait traversée, je savais qu'elle était sujette à la déprime.

—Mais vous n'avez eu aucun problème pour concevoir Summer, s'est étonnée Karen.

—Non, il s'est simplement passé un de ces phénomènes étranges – ce qu'on appelle un miracle de la nature. C'est drôle, mais avant d'avoir Summer, j'avais tellement envie d'un bébé que j'étais vraiment dans tous mes états à l'idée d'en concevoir un, mais cette fois, je me sens très calme, alors que nous essayons depuis plus d'un an et demi. Je crois que j'ai pris conscience de ma chance : j'ai une magnifique petite fille, et puis Jonathan, bien sûr, alors je ferais mieux de m'estimer heureuse plutôt que de me morfondre.

—Avez-vous songé à tenter une FIV ?

—J'ai fait quelques recherches à ce sujet, mais je ne suis pas la personne la plus équilibrée au monde, et avec les hormones, les injections et tout le reste, j'ai peur de perdre

les pédales. En plus, les FIV ne marchent pas à tous les coups et ça nous coûterait une fortune. Non, il faut que je sois une bonne mère pour Summer, et maintenant que je travaille à temps partiel, je dois assurer sur tous les plans. Pour être honnête, j'adorerais adopter un enfant, mais Jon semble plutôt réticent.

—Adopter ?

—Oui, mon père est travailleur social et j'ai grandi avec la conviction qu'offrir un foyer à un orphelin est une chose formidable. Je n'y avais pas pensé depuis des années, mais lorsque nous avons appris que nous ne pourrions pas avoir un deuxième enfant naturellement, j'ai tout de suite songé à l'adoption. Hélas, Jon ne partage pas mon point de vue.

Je l'écoutais, parfaitement immobile. Je savais qu'ils désiraient un autre enfant, bien sûr, et j'avais surpris quelques messes basses à ce sujet, mais comme tout allait bien pour nous tous en ce moment, j'avais peut-être ignoré volontairement les nouvelles difficultés qu'ils rencontraient. Ou peut-être avais-je été plus captivé par Neige que je ne le pensais...

—Ah, c'est bien les hommes ! Ils préfèrent tous savoir que ce sont leurs gènes qui se baladent dans les veines de leurs enfants.

—Peut-être, mais il changera d'avis, j'en suis sûre. Nous avons tant à offrir à un enfant. Il faut juste que je parvienne à le convaincre que c'est une bonne idée.

—Tu sais comment ça se passe avec les hommes : tu dois lui faire croire que c'est la sienne !

Toutes deux ont éclaté de rire.

—Un verre de vin ? a proposé Claire.

—Pourquoi pas ? On est en vacances, après tout.

Tandis que Karen et Claire buvaient leur vin, je me suis émerveillé de tout le chemin que cette dernière avait parcouru. Lorsque je l'avais rencontrée, elle était une

épave – divorcée, le cœur brisé, elle buvait trop et souffrait le martyr. Mais aujourd’hui, elle était si heureuse que même ce revers, cet obstacle qui l’aurait jadis bouleversée, ne pouvait la déstabiliser. Elle n’était plus une victime. J’étais si content que j’ai bondi sur ses genoux et caressé sa main de mon museau. Je voulais qu’elle sache combien j’étais fier d’elle.

—Oh, Alfie, comme je t’aime !

Elle m’a embrassé sur la tête. Je me suis blotti contre elle en songeant que ces petites vacances n’étaient pas une mauvaise idée du tout. Malgré ma rencontre avec cette vache monstrueuse.